



# VIVRE!

PHOTOGRAPHIES DE LA RÉSILIENCE

# VIVRE!

PHOTOGRAPHIES DE LA RÉSILIENCE

Christian **BARBÉ**

Karim **BARKA**

Philippe **GAUBERT**

Moussa **KALAPO**

Fototala **KING MASSASSY**

Ziad **NAITADDI**

Zacharie **NGNOGUE** et Chantal **EDIE**

Jarmo **PIKKUJÄMSÄ**

Julie **ROBINEAU**

**ROLOOK**

**SAAN**

Zara **SAMIRY**

Hamed **TRAORÉ**

Pierre **VANNESTE**



FONDATION  
**DAPPER**  
WWW.DAPPER.FR

Exposition

***Vivre ! Photographies de la résilience***

Fondation Dapper

29 mars - 31 mai 2019

Commissaires d'exposition

**Aude Leveau et Christiane Falgayrettes-Leveau**

Ouvrage édité sous la direction de

**Aude Leveau et Christiane Falgayrettes-Leveau**

Conception graphique

**Marie Herbreteau**

@fondationdapper

ISBN 2-915258-45-7

© Éditions Dapper, 2019

50, avenue Victor Hugo, 75116 Paris

Tous droits réservés

(loi n° 92-597 du 1er juillet 1992)

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être traduite, adaptée ou reproduite de quelque manière que ce soit sans l'autorisation de l'éditeur.

# SOMMAIRE

INTRODUCTION .....	5
--------------------	---

## **Section I - Une approche sociale**

### **Le monde de l'informel**

FOTOTALA KING MASSASSY .....	7
------------------------------	---

### **Au-delà de la misère, la dignité**

HAMED TRAORÉ .....	12
--------------------	----

### **La femme sous le regard des autres**

ZARA SAMIRY .....	15
-------------------	----

### **Pour une paix politique et sociale**

ZACHARIE NGNOGUE & CHANTAL EDIE .....	20
---------------------------------------	----

## **Section II - L'environnement**

### **Les poubelles de la misère**

CHRISTIAN BARBÉ .....	24
-----------------------	----

### **L'homme en résonance avec la nature**

PHILIPPE GAUBERT .....	30
------------------------	----

### **La mer, un enjeu écologique et social**

PIERRE VANNESTE .....	34
-----------------------	----

### **Destins de pêcheurs**

JARMO PIKKUJÄMSÄ .....	38
------------------------	----

## **Section III - Questionnement**

### **Identité culturelle et globalisation**

JULIE ROBINEAU .....	44
----------------------	----

### **L'Océan, barrière et protection**

KARIM BARKA .....	48
-------------------	----

### **Face à son destin**

ZIAD NAITADDI .....	52
---------------------	----

## **Section IV - L'exil**

### **Au-delà de l'exil**

SAAN .....	58
------------	----

### **Ceux qui restent**

MOUSSA KALAPO .....	65
---------------------	----

### **Détruire un mythe**

ROLOOK .....	68
--------------	----

IN SITU .....	71
---------------	----

### **BIOGRAPHIES DES COMMISSAIRES**

D'EXPOSITION .....	81
--------------------	----

REMERCIEMENTS .....	82
---------------------	----

### **OUVRAGES BEAUX-ARTS**

DES ÉDITIONS DAPPER .....	83
---------------------------	----

# INTRODUCTION

L'exposition *Vivre! Photographies de la résilience* se situe dans la continuité des actions que la **Fondation Dapper**<sup>1</sup> mène depuis de nombreuses années pour la promotion des arts de l'Afrique et de ses diasporas, tout en initiant une démarche nouvelle.

En effet, depuis 2012, notre institution – privée à but non lucratif et reconnue d'utilité publique – a organisé sur l'île de Gorée (Sénégal) **plusieurs expositions**<sup>2</sup> qui ont rencontré un vif enthousiasme. Le public a pu y découvrir ou redécouvrir les œuvres d'artistes de renom parmi lesquels **Soly Cissé, Joana Choumali** ou encore **Bili Bidjocka**. Depuis, la Fondation Dapper est sollicitée par de jeunes artistes n'ayant parfois jamais exposé.

Forte de cette demande et désireuse de partager de nouvelles découvertes avec son public, la Fondation Dapper a ainsi lancé un appel à projets ouvert à tous – photographes confirmés et jeunes talents. Plus de 300 dossiers sur le thème « Contre Vents et Marées », proposé cette année par **Gorée – Regards sur cours**, manifestation dans le cadre de laquelle *Vivre!* est présentée, ont été étudiés par les commissaires d'exposition. Le sens premier de cette métaphore renvoie au courage des marins qui bravaient les éléments naturels pour faire avancer leur bateau. À la lumière des préoccupations actuelles, l'expression « contre vents et marées » est chargée de significations propices à nourrir l'inspiration.

Le travail de 15 photographes vivant en Afrique, en Europe, dans la Caraïbe ou l'océan Indien – **Christian Barbé, Karim Barka, Philippe Gaubert, Moussa Kalapo, Fototala King Massassy, Ziad Naitaddi, Zacharie Ngnogue et Chantal Edie, Jarmo Pikkujäämsä, Julie Robineau, Roolook, Saan, Zara Samiry, Hamed Traoré et Pierre Vanneste** – a été sélectionné selon des critères esthétiques bien sûr, mais également pour la puissance des messages portés par les clichés proposés.

L'exposition *Vivre!* présente 34 photographies de la résilience ou l'« art de naviguer entre les torrents<sup>3</sup> ». L'incroyable capacité des Hommes à faire face à une situation difficile est ainsi abordée en quatre sous-thématiques en lien avec l'Afrique et ses diasporas : les questions sociales, l'environnement, le questionnement et l'exil.

À travers le prisme de leur objectif, les artistes sélectionnés interrogent le monde contemporain et ses évolutions. Ils nous proposent, chacun à leur manière tout en entrant en résonance les uns avec les autres, une lecture de la société actuelle qui transcende les frontières. ■

## Aude Leveau

1 La Fondation Dapper, créée en 1983, a conçu près de cinquante expositions, la plupart ayant été présentées au musée Dapper (fermé depuis 2017) au 35 bis, rue Paul Valéry, 75116, et regroupant des œuvres d'arts anciens de collections publiques, privées et du fonds propre de la Fondation. [Consulter l'historique sur le site de la Fondation.](#)

2 *Mémoires*, 2012, *Formes et Paroles*, 2014, *Les Fantômes du fleuve Congo*, de Léon Nyaba Ouédraogo, 2017, la *rétrospective Ndary Lo*, ainsi que le *Off de Dapper* ([consulter l'e-book de l'exposition](#)) en 2018.

3 Boris Cyrulnik.

## SECTION I

# *Une approche sociale*

Les différences économiques et sociales s'affirment de plus en plus dans les grandes villes. Chaque groupe possède ses codes et ses contraintes qui façonnent les individus et déterminent leurs façons de penser et d'agir.

# FOTOTALA KING MASSASSY

Série « Anarchie Productive »

2017

Pionnier du rap malien dans les années 1990, King Massassy est un artiste multiple et engagé. Devenu aujourd'hui « Fototala » King Massassy – « le photographe » en bambara –, il poursuit à travers le médium de la photographie son engagement de donner à voir une Afrique à l'identité forte, qui doit s'assumer avec fierté.

Ainsi, la série « Anarchie Productive », réalisée sur un chantier de Bamako, montre une Afrique positive, en opposition avec les images dépréciatives souvent relayées par les médias du monde entier.

À travers des mises en scène particulièrement abouties mais recréant une certaine spontanéité inhérente à la vie quotidienne, Fototala King Massassy souligne les forces qui sont propres à son continent. Loin des standards occidentaux, l'incroyable capacité d'innovation et l'inventivité, la créativité des Africains sont mises en avant. C'est ce que Fototala King Massassy appelle « l'anarchie productive et l'informel organisé », clairement illustrés par la technique de l'accumulation, qu'il s'agisse, selon les photos, de cageots, d'écrans ou de lunettes de soleil. Les clichés de Fototala King Massassy constituent une véritable prise de position : l'Afrique doit utiliser ses atouts, qui sont et seront les éléments de sa réussite, pour s'émanciper des grandes puissances mondiales.

Étonnamment, chaque élément d'une composition photographique est choisi spontanément par l'artiste au moment de sa réalisation, rien n'est anticipé. De nombreux cageots de boissons sont transportés sur un vélo au lieu d'une voiture grâce à l'ingéniosité d'un livreur ayant détourné une chaise en porte-bagages. Un amas d'écrans plus ou moins obsolètes – proviennent-ils d'Europe ? – se voit

offrir une nouvelle vie grâce au travail d'un soudeur portant des lunettes de soleil en guise de masque de protection : les concepts de débrouille, de réutilisation et de transformation atteignent ici leur paroxysme. On peut également y déceler un clin d'œil à l'Occident qui surconsomme et jette de façon démesurée des biens qui finiront souvent en Afrique. Ces accumulations, qui semblent à première vue un peu ubuesques, sont finalement plus sensées que les achats plaisir compulsifs et l'obsolescence programmée !

Cette pointe d'humour se retrouve dans le titre des clichés : *La roue tourne* ou encore *Obsolescence définitivement programmée*. Elle est également perceptible lorsque le photographe donne à voir l'étal d'un marchand de lunettes dont les articles sont parfaitement ordonnés mais... tous présentés à l'envers. Le désordre organisé bat son plein.

Par ailleurs, au-delà de refléter l'atmosphère d'une Afrique urbaine, le choix de couleurs vives et tranchées – le jaune, le rouge – pour ces compositions renforce l'impression de dynamisme qui ressort des photos. Ces couleurs accroissent également la portée de cet essai photographique en attirant immédiatement l'œil dans un premier temps, puis en marquant les esprits. Le message porté par Fototala King Massassy est subtil, tout en étant clair et porteur d'une prise de conscience de l'Afrique qui bouge. ■



*Grandeur Nature*  
Série « Anarchie productive », 2017  
© Fototala King Massassy.



*Obsolescence Définitivement Programmée*

Série « Anarchie productive », 2017

© **Fototala King Massassy.**



*La Roue Tourne*  
Série « Anarchie productive », 2017  
© **Fototala King Massassy.**



© Jean-Michel.

## BIOGRAPHIE

Né en 1971 en Côte d'Ivoire, **Fototala King Massassy** est un artiste malien à la production foisonnante. Rappeur, comédien et photographe autodidacte, il est inclassable. D'abord amateur, Fototala King Massassy pratique la photographie dès 2007 et en fait une de ses principales activités professionnelles en 2015. Il expose rapidement au Mali, pour la Biennale de Bamako, puis en France. À travers les portraits de ses héros du quotidien, Fototala King Massassy parle de l'Afrique qu'il veut voir « se connaître et s'aimer » et entend bien « montrer combien l'Afrique est dynamique, inventive, fertile ».

# HAMED TRAORÉ

**Libérés, série « Les invisibles d'Amzalazala »**

2018

Hamed Traoré pose son regard sur ceux que l'on s'efforce de ne pas voir. En 2015, il réalise une série de portraits de « fous », individus laissés souvent libres en Afrique, qui errent et parlent à des êtres invisibles. En 2018, une nouvelle série, intitulée « Les invisibles d'Amzalazala » donne de la visibilité à une communauté marginalisée qu'il découvre lors d'un voyage.

Le bidonville, situé au cœur de Conakry, capitale de la Guinée, est le refuge d'hommes, de femmes et d'enfants qui vivent dans des conditions de grande précarité. Certains ont immigré – ils viennent notamment de Sierra Leone ou du Sénégal –, d'autres, parmi lesquels des Guinéens, parfois rejetés par leur famille, se sont retrouvés à la rue. À Amzalazala, on dort sous des abris faits de tôles et de bâches en plastique. Ni eau courante, ni latrines, et des fils électriques bricolés... À Amzalazala, on vit au rythme des passages du train annoncés par le klaxon strident. Et pourtant les accidents surviennent, et parfois ils sont mortels. Même si le sol est jonché de chaussures abandonnées et de déchets divers, aucune forme de misérabilisme ne transparait dans cette photographie. Ce qui est mis en avant, c'est la dignité de ceux qui habitent à Amzalazala. Attitude détendue de la jeune femme dont les cheveux sont couverts d'un tissu blanc, robe légère ornée de dentelles de la fillette...

L'art de Hamed Traoré joue des contrastes de lumière et nous donne l'impression de regarder une séquence d'un film en noir et blanc. Le plan panoramique et la profondeur de champ permettent de pénétrer largement dans l'espace du bidonville et de voir plusieurs scènes qui se déroulent de façon simultanée. C'est le moment où, assis sur les rails – le train qui transporte du minerai n'étant pas encore passé –, les adultes discutent, les jeunes se défient, jouent avec leur tablette et écoutent de la musique.

Véritable microcosme et espace dédié à tous les commerces, licites et illicites, Amzalazala voit passer chaque jour un grand nombre de personnes qui s'activent : vendeurs de boissons ou de cigarettes, pêcheurs fabriquant des filets ou réparant des pirogues, femmes préparant du poisson fumé... On s'arrête aussi quelques instants à Amzalazala pour s'y divertir ou pour partager un moment de convivialité comme partout ailleurs. ■



*Libérés*

Série « Les invisibles d'Amzalazala », 2018

© **Hamed Traoré.**



© Mélissa RT.

## BIOGRAPHIE

**Hamed Traoré** qui est né au Burkina Faso en 1981 se considère comme un « citoyen africain » car il a aussi des attaches familiales au Sénégal et au Mali.

Il commence sa vie professionnelle comme soudeur. En 2005, il travaille au Centre culturel français de Bobo-Dioulasso. En 2006, il quitte son pays natal pour se rendre à Bamako, capitale du Mali. Fréquentant régulièrement le Centre culturel français, il y rencontre des artistes ainsi que des journalistes. Ces derniers s'attachent les services du jeune homme qui devient leur « fixe », c'est-à-dire leur accompagnateur, guide et interprète, lorsque la guerre éclate en 2013 dans le nord du Mali. Ainsi, Hamed Traoré travaille avec des reporters de RFI, de BFM TV, du *Figaro*, de *Libération*, de la RTS qui couvrent l'événement. C'est aux côtés de Paolo Marchetti que Hamed Traoré apprend le plus. Le grand photographe italien encourage le jeune homme à réaliser ses propres photoreportages.

Le premier, en 2015, a pour sujet les « fous » qui, en général, ne sont pas enfermés en Afrique. Trois ans plus tard, l'artiste porte son attention sur une petite ville du Nord-Congo, et toujours la même année, il capte la vie d'un grand bidonville de Conakry (Guinée).

Hamed Traoré s'attache aux lieux et aux personnes. Il prend le temps de découvrir les rumeurs, les colères et les secrets d'une ville, d'un quartier et de ceux qui tentent d'y vivre en bonne entente, malgré tout...

# ZARA SAMIRY

Série « My Taboo Child »

2015

Zara Samiry photographie ceux qu'on ne connaît pas, à qui l'on ne prête pas forcément attention, et qui constituent pourtant le visage de la société marocaine : exilés en France, commerçant ou pâtissier du coin, immigrés Nord-Sud, mères célibataires.

Pour raconter la vie des autres, Zara Samiry photographie, bien sûr, mais prend également soin de recueillir, avec une empathie certaine, les témoignages de ses modèles pour ensuite les fixer par écrit.

À travers sa série « My Taboo Child », Zara Samiry raconte l'histoire de femmes liées par un événement commun : l'arrivée d'un enfant hors mariage. Cette naissance, qu'elle soit le fruit d'une relation consentie ou non, marque irrémédiablement le destin de ces jeunes mères. Elle bouleverse leur vie à tous les niveaux – familial et social, professionnel et financier – : c'est la mise au ban de la société car les relations intimes hors mariage sont considérées comme illégitimes par la loi marocaine. À la sanction légale s'ajoute donc la sanction sociale. Cette discrimination s'étend jusqu'à l'enfant qui, s'il n'est pas reconnu par un homme, devra porter toute sa vie un des noms imposés par la loi pour les enfants illégitimes.

Les photographies sélectionnées par la Fondation Dapper, prises dans une pièce où cohabitent des mères célibataires et leurs enfants, partagent des moments d'intimité profonde de ces familles monoparentales sans jamais tomber dans le voyeurisme ou le misérabilisme. Zara Samiry suscite ainsi avec subtilité le questionnement, l'interrogation : l'enfant du péché prie-t-il sous l'image de La Mecque ou bien est-il en larmes ? Une mère et son enfant regardent par la fenêtre : rêvent-ils ensemble d'une autre vie ou craignent-ils pour leur sécurité ?

Au-delà du caractère intime des clichés, l'absence totale de l'homme – du père – touche profondément le spectateur. Par ce vide visuel, Zara Samiry souligne avec finesse l'isolement et le dénuement dans lesquels se retrouvent ces femmes. Néanmoins, ces portraits de mères prenant leur enfant dans les bras, éclairés d'une lumière quasi divine, savent être porteurs d'espoir. En dépit des difficultés, c'est bien l'amour maternel envers et contre tout qui prend le dessus, comme le souligne le témoignage d'une des mères célibataires photographiées par Zara Samiry : « Même si je deviens une paria dans la société par mes choix, je ne regrette pas, j'aime mon fils plus que ma vie. » ■



Série « My Taboo Child », 2015  
© **Zara Samiry.**



Série « My Taboo Child », 2015  
© **Zara Samiry.**



Série « My Taboo Child », 2015

© Zara Samiry.



## BIOGRAPHIE

**Zara Samiry** est une photographe marocaine qui vit et travaille entre Paris et Casablanca. L'artiste commence sa carrière professionnelle dans la publicité, puis intègre l'École supérieure d'art et de design d'Orléans et obtient son diplôme en 2010. Depuis, elle a participé à plusieurs expositions en France et à l'étranger. Parallèlement à sa vocation principale, Zara Samiry est aussi auteure. Spécialisée dans le portrait documentaire, elle associe l'image et le récit pour raconter le quotidien et illustrer l'intime.

# ZACHARIE NGNOGUE & CHANTAL EDIE

**Le Guide, série « Takembeng »**

2018

Le Cameroun : un pays ayant deux langues officielles, sous haute tension, écartelé et profondément divisé.

Les populations des régions anglophones, le Nord-Ouest et le Sud-Ouest, bordées par le Nigeria voisin, essaient de faire entendre leurs demandes : amélioration des conditions de travail, réduction des droits d'accès aux universités, traduction des documents officiels en anglais... Mais le pouvoir central francophone répond par la force.

Depuis 2017, le conflit a atteint un tel degré de violence que les armes se font entendre de part et d'autre. La paix semble de plus en plus inaccessible. Le dialogue se révèle, en effet, extrêmement tendu entre la communauté francophone à laquelle appartient Zacharie Ngnogue et celle des anglophones dont est issue sa compagne, Chantal Edie. Pourtant, des hommes et des femmes prennent des risques pour que la liberté puisse s'exprimer dans une société où la démocratie a été vidée de son sens et où les politiques ayant perdu toute moralité ne représentent plus qu'eux-mêmes.

Cette photographie réalisée par le couple constitue une sorte de plaidoyer, car elle se focalise fortement sur la notion de liberté. Son absence – voire sa négation – est symbolisée par plusieurs détails : le regard aveugle – les yeux de l'homme à visage découvert sont cachés par des morceaux d'adhésif –, tandis que la tête des deux autres hommes est complètement emprisonnée dans un sac en plastique, modèle que l'on trouve fréquemment en Afrique chez les petits commerçants.

Impossibilité de voir et de regarder. Impossibilité de respirer et de parler. Une parole bâillonnée. Mais la liberté ne meurt pas : l'unité peut être retrouvée, reconstruite, même dans un contexte de guerre fratricide. C'est un message qui semble traverser la mise en scène conçue par les deux artistes.

L'un des hommes arbore un costume trop grand avec l'élégance d'un sapeur ; un autre porte une chemise blanche à la manière décontractée d'un jeune employé de bureau ; le dernier est enveloppé dans une ample tunique comme le sont nombre de musulmans.

L'intensité du noir détache parfaitement du fond les sujets photographiés. La disposition des trois corps qui occupent pleinement l'espace accentue l'effet de proximité des hommes. Par ailleurs, le procédé de cadrage relativement serré produit une impression de mouvement. Les hommes avancent ensemble côte à côte. Ils possèdent l'espoir en partage. ■



*Le Guide*

Série « Takembeng », 2018

© Zacharie Ngnogue et Chantal Edie.



## BIOGRAPHIE

**Zacharie Ngnogue** est né en 1981 à Bandjoun, au Cameroun. À 9 ans, il part vivre à Douala, capitale du pays, où il découvre la photographie. En 2006, il suit une formation d'infographiste puis travaille pour des agences.

L'artiste est lauréat du concours Wiki Loves Monuments, en 2013. La même année, il crée le studio XL où il travaille avec sa compagne Chantal Edie, rencontrée en 2015.

**Chantal Edie** est née en 1981 à Banguem, au Cameroun. Elle est titulaire d'un master 1 en sciences politiques, d'une licence en histoire et d'un diplôme de l'enseignement supérieur (HND) en sciences de la santé. Elle a développé ses compétences en photographie à Southampton, en Angleterre.

Ensemble, Zacharie Ngnogue et Chantal Edie interrogent leurs expériences personnelles et communes pour poser leur regard sur la société. Ils ont participé à plusieurs expositions collectives dont l'événement AtWork organisé en 2017 à la Galerie MAM à Douala et animé par le commissaire d'exposition Simon Njami.

## SECTION II

# *L'environnement*

Confrontés aux déplacements des populations rurales vers les métropoles, aux problèmes climatiques, à la gestion de leurs ressources naturelles, les États doivent faire face à d'épineux problèmes relatifs à l'environnement.

# CHRISTIAN BARBÉ

Série « Les décharges d'Andralanitra »

2017

Créé en 1966, le site d'Andralanitra, à la périphérie d'Antananarivo, capitale de Madagascar, contient des déchets qui s'accumulent sur environ 20 hectares. Le tri se fait à mains nues par quelque 3 000 chiffonniers se rendant quotidiennement sur le site.

Christian Barbé a longuement regardé travailler ces hommes et ces femmes souvent accompagnés de leurs enfants. Chaque cliché de la série « Les décharges d'Andralanitra », réalisée en 2017, constitue une scène qui se répète depuis des décennies. Les mêmes attentes guident les gestes de ceux qui fouillent ce lieu surnommé « la ville des mouches ».

Les photographies retenues ici nous font pénétrer au cœur d'Andralanitra et approcher au plus près des êtres qui vivent au rythme de l'arrivée des camions-bennes et des découvertes de la journée. Le moindre morceau de métal, fer ou cuivre, provenant entre autres de fils électriques, a plus de valeur que les bouteilles en plastique. Les hommes et les femmes sont absorbés par leur tâche, « tels des paysans dans leurs champs ou des pêcheurs ramassant des ordures échouées sur la grève », nous dit Christian Barbé.

L'objectif retient ici l'amplitude du geste de celui qui déblaie une parcelle de terrain à l'aide de son instrument en bois, et là ceux qui, le dos courbé, cherchent de quoi remplir les paniers en vannerie traditionnelle ou les sacs en jute ou en plastique. Plus loin, on aperçoit un garçon qui évite des obstacles et porte avec précaution ses trouvailles.

La mise en perspective des différents espaces photographiés en plan large laisse supposer l'énergie incroyable qui est déployée chaque jour par une multitude de personnes. Leur but : survivre.

Christian Barbé joue parfaitement des effets d'ombre et de lumière pour intensifier la présence de ses sujets, êtres humains et animaux. En témoigne la photographie où le zoom sur la gueule du chien, enfouie dans les détritiques, produit un effet saisissant de réalisme. Les chiens envahissent eux aussi le terrain à la recherche d'une maigre pitance. Lorsque le photographe maintient la distance, parvient à saisir les animaux immobiles durant un instant, on ne sait pas s'il est fasciné par la scène d'outre-tombe qui se déroule sous ses yeux ou si ce sont les chiens qui l'observent. Les animaux à l'allure inquiétante semblent être les seuls survivants d'un champ de bataille d'où s'élève de la fumée. À moins qu'ils ne soient les gardiens d'un sanctuaire devenu inaccessible ?

Andralanitra est un bout de terre maudite de Madagascar, pays où la spiritualité est si forte et la protection des êtres de l'autre monde si nécessaire. Andralanitra a été oubliée des dieux et des ancêtres. ■



*À la recherche de débris*

Série « Les décharges d'Andranitra », 2017

© **Christian Barbé.**



*Face à face*

Série « Les décharges d'Andralanitra », 2017

© **Christian Barbé.**



*La vie continue*

Série « Les décharges d'Andralanitra », 2017

© **Christian Barbé.**



*Une ombre*

Série « Les décharges d'Andralanitra », 2017

© **Christian Barbé.**



## BIOGRAPHIE

**Christian Barbé** est né à Deauville (France) en 1970. Il travaille et vit entre Madagascar et Paris. Après des études en philosophie, il apprend l'essentiel de la technique photographique dans un laboratoire professionnel de développement. Il poursuit son apprentissage au sein de studios où il découvre le métier de reporter et commence à lier photographie et reportage. En 2015, il est engagé par le quotidien malgache *La Tribune de Diego* pour lequel il va réaliser des séries photographiques, notamment sur les asiles de Madagascar.

# PHILIPPE GAUBERT

***Ambositra*, 1999 | *Belo-sur-Mer*, 1995**

Le regard s'attarde sur des espaces qui s'étendent à l'infini et où des personnes semblent avancer péniblement. Juste un chemin.

Philippe Gaubert n'impose pas, ne révèle pas, il suggère avec subtilité. Les deux photographies retenues par la Fondation Dapper pour l'exposition *Vivre !* saisissent des individus dans des régions extrêmement différentes de Madagascar : *Belo-sur-Mer* aux chemins de sable peu praticables et *Ambositra* aux vastes champs et forêts. Les scènes dépouillées se concentrent non pas sur l'identité des personnes – on ne voit pas leur visage – mais sur leur avancée qui paraît difficile.

Les corps en mouvement s'inscrivent dans l'immensité de la nature grâce aux effets de lumière. Ainsi, dans *Ambositra*, un léger voile de brume qui monte vers le ciel atténue le contour des collines, se pose sur l'herbe et sur les vêtements du couple que l'on imagine âgé. L'homme et la femme se rendent à une cérémonie funéraire, le *famadihana*, rituel de retournement des os pratiqué par divers peuples de Madagascar.

À l'inverse, dans *Belo-sur-Mer*, les deux hommes chargés de bagages tracent leur route d'un pas pressé dans un paysage presque irréel. Ici, la lumière crée une atmosphère mystérieuse. Au premier plan, des bouts de bois sombres s'entrecroisent – éléments appartenant à une pirogue qui vient d'être amarrée –, des traces de pas s'enfoncent dans le sable, et les silhouettes semblent flotter sur la ligne d'horizon qui s'éclaircit progressivement.

La photographie documentaire de Philippe Gaubert va bien au-delà du témoignage, car son esthétique s'affirme d'emblée. En effet, dans les deux photographies rien ne renvoie aux images convenues de Madagascar, la Grande île, luxuriante et colorée. Bien au contraire, tout exotisme et tout folklore sont mis à distance, le noir et blanc confortant cette orientation.

Quel que soit le « terrain », à La Réunion, à Madagascar ou ailleurs, le regard de Philippe Gaubert se tourne vers l'autre, vers sa culture, et toujours avec respect.

L'objectif de l'artiste est de faire en sorte que peu à peu le regardeur ressente de l'émotion et de l'empathie face aux images proposées. Les liens de l'être humain avec les mondes visible et invisible sont profonds, indéfectibles. ■

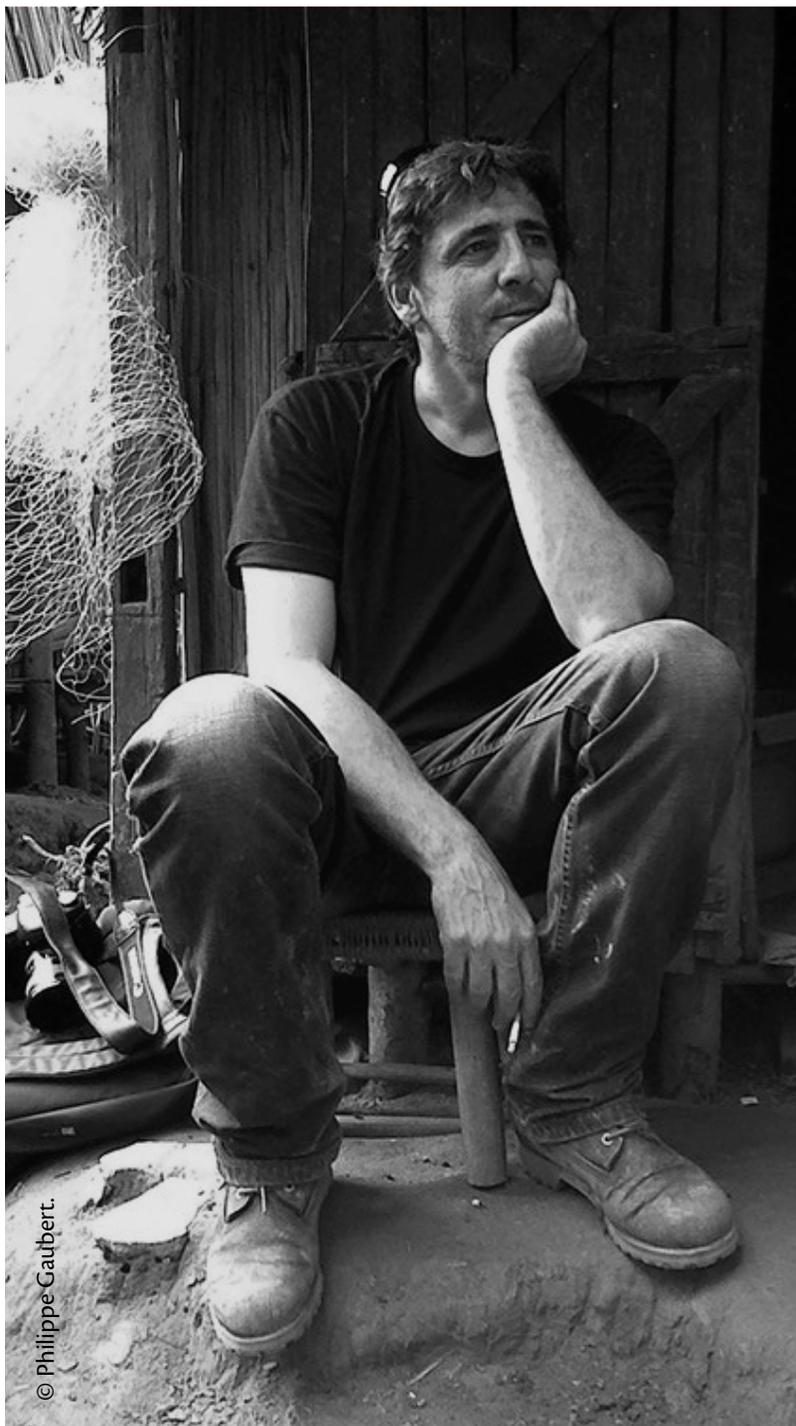


*Ambositra, 1999*

© **Philippe Gaubert.**



*Belo-sur-Mer, 1995*  
© **Philippe Gaubert.**



© Philippe Gaubert.

## BIOGRAPHIE

**Philippe Gaubert** est né à Marseille (France). Engagé dans une pratique de la photographie documentaire d'auteur depuis vingt-cinq ans, il a réalisé de nombreux projets dans l'océan Indien – il y a séjourné plusieurs années –, en Afrique et en Europe où son travail a été présenté dans des expositions collectives ou individuelles. Grâce à une formation à La Réunion au sein de l'association BKL (1990-1993), Philippe Gaubert maîtrise progressivement la chaîne de production photographique. Six ans plus tard, il se perfectionne lors d'un stage à l'agence Magnum, puis suit des cours à l'École supérieure d'art de La Réunion.

Le travail de grands photographes, parmi lesquels Dorothea Lange, Walker Evans, Edward S. Curtis, Josef Koudelka, le confortent dans son choix de réaliser des photographies documentaires en noir et blanc. Au début des années 2000, avec l'avènement du numérique, l'artiste intègre la couleur dans sa démarche et réalise entre autres un travail sur la communauté transgenre à Madagascar.

Philippe Gaubert aborde des sujets tels que la prostitution, les hôpitaux psychiatriques, les pratiques religieuses, non seulement comme des témoins de sociétés en mutation, mais également comme des vecteurs d'esthétique.

Depuis 2011, Philippe Gaubert écrit et réalise des films documentaires de création pour différentes sociétés de production et dans le cadre de Docmonde.

# PIERRE VANNESTE

Série « Dremmwel »

2015-2018

Quelque 7,5 milliards d'individus peuplent aujourd'hui la planète. Ceux qui vivent dans les villes sont de plus en plus exigeants et imposent à la mer leurs besoins.

Depuis plusieurs décennies, les comportements alimentaires évoluent : la consommation de viande baisse tandis que celle du poisson augmente. Pour satisfaire une demande qui avoisine plus de 150 millions de tonnes par an, de gigantesques bateaux usines, européens ou asiatiques, sillonnent à travers le monde différentes zones de pêche.

Le photjournaliste Pierre Vanneste a partagé la vie des travailleurs de la pêche industrielle. L'un des web-documentaires qu'il a réalisés entre 2014 et 2018, intitulé « Dremmwel » – « Horizon » en breton – traite de l'exploitation des ressources relatives à la pêche dans l'Atlantique Est. En prenant pour exemples différents pays d'Europe et le Sénégal, Pierre Vanneste cherche à attirer l'attention sur un combat économique impitoyable dont les conséquences sont dramatiques pour l'environnement et pour les sociétés.

L'un des deux clichés en noir et blanc retenus par la Fondation Dapper – ils font partie de « Dremmwel » – nous fait pénétrer sur le site de transformation de « *Pentum Sénégal* » à Thiaroye-sur-Mer. Le travail sur la lumière accentue la présence de la chèvre qui semble progresser sur un terrain déformé, comme sous la poussée d'un séisme. En réalité, le sol est constitué d'une multitude de morceaux de poissons mis à sécher.

L'autre photographie, prise dans la cuisine d'une femme de pêcheur de Thiaroy, montre en gros plan un récipient en fer contenant du poisson dont la peau accroche la lumière. Ce produit de la pêche artisanale servira à préparer un *thiep bou dien*, plat traditionnel sénégalais. Sur la côte, hommes et adolescents partent chaque jour en mer sur leurs pirogues pour nourrir leur famille, mais ils sont de plus en plus nombreux à se reconverter en candidats à l'immigration. Certains sont employés pour une misère sur les bateaux usines, d'autres, en quête d'un avenir meilleur dans un pays étranger, choisissent l'exil. Ils laissent tous, sur leur terre natale, femmes et enfants, pour des mois, voire des années sans retour. ■



Série « Dremmwel », 2015-2018

© Pierre Vanneste.



Série « Dremmwel », 2015-2018

© Pierre Vanneste.



## BIOGRAPHIE

**Pierre Vanneste** est un photographe belge, diplômé en photographie de l'INRACI (Institut national de radioélectricité et cinématographie) de Bruxelles. Il est spécialisé dans le documentaire transmédia. Dès 2014, Pierre Vanneste entreprend un reportage sur l'exploitation des ressources halieutiques dans différentes parties du monde et son impact économique et social. Il décide de clore sa série en se rendant au Sénégal. Le projet « Dremmwel », pour lequel il obtient l'aide à la création transmédia de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour le cinéma, voit ainsi le jour entre documentaire vidéo et portrait photographique, accessible au public en novembre 2019.

En septembre 2018, l'artiste avait déjà cosigné le web-documentaire *Bargny, ici commence l'émergence* avec Laurence Grun qui s'intéresse aux effets climatiques de cette commune située à trente kilomètres de Dakar.

# JARMO PIKKUJÄMSÄ

Série « Guet Ndaru Mool »

2018-2019

D'année en année, les ressources halieutiques s'amenuisent sur la côte ouest de l'Afrique. Jarmo Pikkujämsä a photographié et recueilli le témoignage des pêcheurs du quartier de Guet Ndar à Saint-Louis (Sénégal), qui perdent leur travail et leur logement du fait des changements climatiques et du pillage des océans d'Afrique.

Tout en photographiant ses sujets, l'artiste a pris soin d'enregistrer leurs paroles, à la fois poignantes et spontanées. Jarmo Pikkujämsä pose une unique question : « Que pensez-vous de la situation actuelle de la pêche à Guet Ndar et au Sénégal ? » Un pêcheur évoque alors les chalutiers industriels étrangers qui, souvent illégalement, s'accaparent les eaux poissonneuses de l'Afrique. Un autre souligne que les côtes étant vidées de leurs poissons et crustacés, ils n'ont d'autre choix que de partir plus loin, plus longtemps, au péril de leur vie. En parallèle, un pêcheur rappelle également que les changements climatiques font monter les eaux, érodant dangereusement les habitations, écoles et mosquées de Saint-Louis.

En restituant les visages de pêcheurs à même les poissons, l'artiste va bien au-delà du portrait classique. Il fusionne la ressource qui conditionne la vie de ces hommes avec leur propre identité. Si les portraits de la série « Guet Ndaru Mool » sont tous masculins, le photographe a intégré, à sa manière, les femmes dans son œuvre. En utilisant des peaux de sole préalablement tannées comme support, il rappelle que ce sont généralement elles qui transforment et vendent le poisson. On comprend que, bien au-delà de protéger les ressources naturelles et le travail des pêcheurs, il s'agit ici d'œuvrer pour la préservation du bien-être de toute une population. Loin des reportages documentaires classiques, Jarmo Pikkujämsä suggère et nous émeut. ■



Série « Guet Ndaru Mool », 2018-2019

© Jarmo Pikkujämsä.



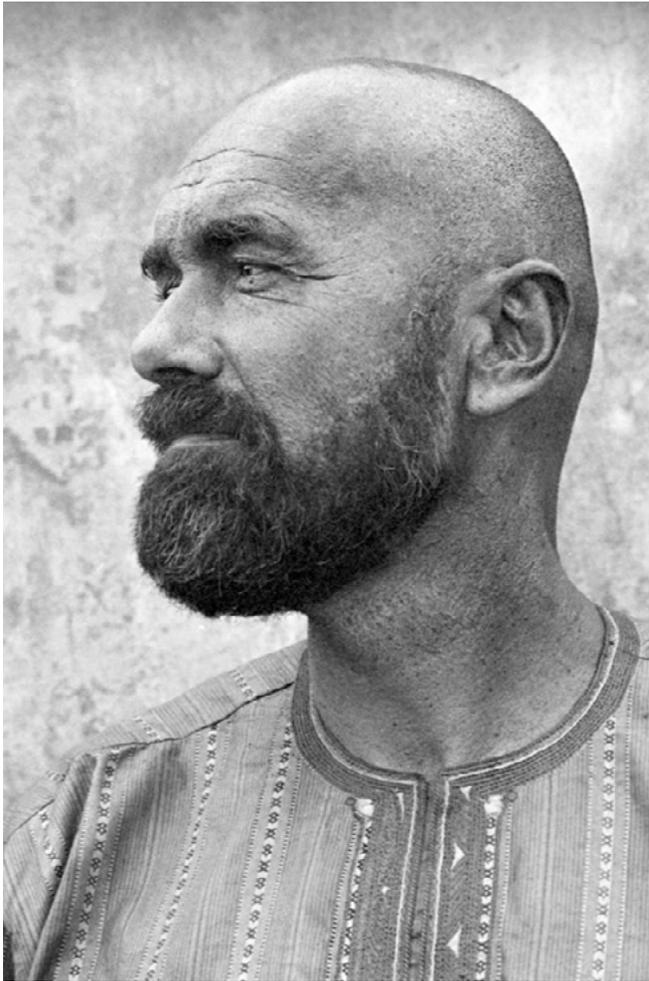
Série « Guet Ndaru Mool », 2018-2019

© Jarmo Pikkujämsä.



Série « Guet Ndaru Mool », 2018-2019

© **Jarmo Pikkujämsä.**



## BIOGRAPHIE

Artiste plasticien et chercheur finlandais, **Jarmo Pikkujämsä** coordonne des projets artistiques au sein de la résidence d'artistes WAAW à Saint-Louis (Sénégal), ainsi que dans des résidences mobiles en Mauritanie. Il est titulaire d'un DEA d'études littéraires françaises et comparées de l'université Paris-XIII (2003).

Jarmo Pikkujämsä est à la recherche du mouvement, du rythme et de la quiétude dans son travail. Passionné par le procédé cyanotype et la photographie sous-marine, il a recours à des procédés alternatifs en travaillant notamment sur des surfaces organiques comme dans sa série « Guet Ndaru Mool ».

### SECTION III

# *Questionnement*

Pour l'Homme, rien ne va de soi. Qu'il s'agisse de son destin et de sa condition humaine, de sa place face aux éléments ou d'identité culturelle, tout est source d'interrogations.

# JULIE ROBINEAU

Série « MondialSANCTION »

2018

Julie Robineau a une façon très personnelle de pointer du doigt les méfaits de la globalisation sur les cultures populaires. « MondialSANCTION », série de photographies réalisée en 2018, affirme un parti pris qui joue sur la théâtralisation du thème.

Cette jeune photographe, encore au lycée, nous surprend et nous séduit par sa capacité à défendre une cause qui lui tient à cœur : comment certains peuples parviennent-ils encore à vivre leurs « traditions » alors que leur environnement impose de s'adapter aux modèles occidentaux ?

Ici, Julie Robineau a choisi d'évoquer les Peul, groupe important au Sénégal bien que minoritaire. Empruntant le Nikon de la famille, l'artiste met en scène ses personnages sans réaliser de montage. Elle a repéré celui et celle qui endossent le rôle du couple peul et les a préparés à prendre la pose. Les habits faits sur mesure, le maquillage, les bijoux et les accessoires traditionnels – armes, bâton etalebasse – constituent des signes qui *a priori* renvoient à une imagerie appartenant au passé. Et pourtant la présence décalée du couple perd progressivement sa dimension « exotique » et s'affirme pleinement dans le paysage urbain.

Dakar, une ville faite de contrastes, entre luxe et misère, est marquée par des rythmes qui vous happent. Plusieurs lieux de la capitale ont servi de décor à Julie Robineau, qui a planté ses personnages comme des statues. Leur attitude ne varie guère : l'homme et la femme sont toujours photographiés de façon frontale et se détachent nettement au premier plan. Cependant, la relation particulière que ce couple sujet entretient avec la ville transparait à travers le choix des espaces, symboles de la consommation moderne. Ainsi, il semble perdu au milieu des voitures encombrant le quartier « huppé » des Almadies avec ses boîtes de nuit ; ailleurs, en centre-ville, la station-service propose du carburant dont n'a que faire l'homme accompagné d'un cheval. Un clin d'œil au passé prestigieux des peuples peul ? Ces derniers, éleveurs de bétail et de chevaux, comptent parmi eux des cavaliers émérites.

Le but de Julie Robineau est atteint : les images fortes, les contrastes appuyés, portent un message non pas de nostalgie, mais bien de respect de l'autre avec toutes ses différences. ■



Série « MondialiSANCTION », 2018  
© Julie Robineau.



Série « MondialiSANCTION », 2018  
© Julie Robineau.



## BIOGRAPHIE

Née en France en 2001, **Julie Robineau** est arrivée à Dakar en 2012, en sixième. Ayant grandi avec les nouvelles technologies, elle commence par prendre des photos avec des téléphones portables.

Depuis environ trois ans, elle a pris conscience que la photographie est une véritable passion. Elle commence donc à faire du photoreportage dans la ville de Dakar et réalise parallèlement des photographies avec des mises en scène. Par ailleurs, ses voyages lui offrent l'occasion d'ouvrir son regard et d'améliorer sa maîtrise technique.

La série de photographies intitulée « MondialiSANCTION » a constitué le projet (non retenu) d'un appel à candidatures, en 2018, pour le festival *Circulations* dont le thème était libre. *Vivre !* est la première exposition collective de Julie Robineau.

# KARIM BARKA

Série « Water Nomads »

2017-2019

Karim Barka dessine ses personnages avec la lumière, comme pour un spectacle de théâtre d'ombres.

Mystérieuse, onirique, l'atmosphère de « Water Nomads » (« Les nomades de l'eau ») nous invite tout à la fois à entrer dans l'Océan et à nous tenir éloignés du bord.

Cette série prise sur la côte de Sidi Ifni au Maroc ne raconte aucune histoire extraordinaire : ni mythe ou légende, ni conte populaire. Ce ne sont pas des djinns ou autres esprits qui prennent forme dans les eaux agitées mais des hommes. Ces derniers, attentifs aux cycles des marées, cherchent dans la mer, dans le sable et sur les rochers tout ce qui peut être consommé, poissons, crustacés, algues...

L'univers de « Water Nomads » est marqué par une esthétique épurée qui sollicite l'attention du regardeur. Dans les deux photographies retenues ici, la composition place les corps de profil, en détache les contours qui paraissent avoir été dessinés par une main parfois nerveuse. Karim Barka maîtrise par ailleurs l'art du dessin.

En accentuant les contrastes du blanc et du noir comme si l'obscurité dévorait progressivement la lumière, le photographe parvient à produire un impact visuel particulièrement fort. Les personnages fantomatiques semblent faire partie du monde subaquatique. En réalité, c'est leur reflet dans l'eau qui est donné à voir, les prises de vue ayant été réalisées peu avant le coucher du soleil. Le flou qui enveloppe les silhouettes est produit par le frissonnement de l'eau rendue trouble par le courant.

L'art de Karim Barka montre un univers ambivalent, l'Océan, source de vie et lieu de passage pour un ailleurs, un mieux vivre.

Le photographe semble, par ailleurs, chercher à fixer les traces de ses doutes lorsqu'il s'interroge : « Le rivage constitue-t-il une barrière, une protection ou un moyen d'exploitation des humains ? »

La région de Sidi Ifni a connu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle des drames nés de l'occupation espagnole et des luttes pour le territoire. À ce lourd héritage historique, s'ajoutent aujourd'hui d'autres sources de questionnement : une nouvelle culture « hétéroclite » qui, selon l'artiste, oublie les racines des habitants de Sidi Ifni, et le rêve de trouver de l'autre côté du rivage une vie à l'abri du besoin. ■



*Water Nomad 2*  
Série « Water Nomads », 2017-2019  
© **Karim Barka.**



*Water Nomad 1*  
Série « Water Nomads », 2017-2019  
© Karim Barka.



## BIOGRAPHIE

**Karim Barka** est né en 1990 à Tiznit (Maroc) où il étudie les arts appliqués au lycée en 2010. Un an plus tard, il poursuit ses études à l'Institut national des beaux-arts de Tétouan ; il en sort diplômé en 2015.

À travers différents médiums – dessin, installation, photographie et vidéo – utilisés seuls ou de façon complémentaire, Karim Barka interroge les multiples façons du corps de s'inscrire dans le temps et dans l'espace. Particulièrement attentif aux liens qui unissent l'Homme aux éléments vitaux – la terre, l'eau, l'air et le feu –, l'artiste introduit dans son travail un réseau de relations physiques, sensorielles et intellectuelles.

Karim Barka a participé à plusieurs expositions collectives au Maroc ainsi qu'au *Off* de la Biennale d'art africain à Dakar en 2018.

# ZIAD NAITADDI

Série « Untitled Morocco »

2015-2018

« Capter et aller au plus profond de l'âme humaine, c'est la seule chose que je cherche à atteindre en tant que photographe. »

Cet objectif, Ziad Naitaddi l'atteint remarquablement dans cette série de clichés en noir et blanc pris à Salé, au Maroc.

Photographié à travers le reflet d'une fenêtre d'un quartier populaire, un jeune homme au regard profond semble regarder l'avenir avec pessimisme. Il représente une certaine jeunesse, déjà désenchantée.

Les deux autres clichés sélectionnés par la Fondation Dapper diffèrent sensiblement du premier. Ils ne montrent pas de visage et sont des captations « sur le vif ». Pourtant, le photographe parvient à y évoquer la même mélancolie, suscitant chez le spectateur la même émotion profonde qu'avec un portrait, si expressif soit-il. On a le sentiment de partager l'état d'âme des personnes photographiées, et ce même si on les distingue à peine, au loin.

Ainsi, le champ des prises de vue relativement large donne l'impression que l'homme, de par sa condition, est seul face aux éléments et, plus largement, face au monde, si écrasant. Le choix de teintes particulièrement sombres et d'une atmosphère brumeuse renforce la tristesse qui ressort des images.

Avec sa représentation de l'autre – mélancolique et empreinte d'une certaine poésie –, Ziad Naitaddi nous fait réaliser que l'homme est, d'une certaine manière, condamné à être seul face à lui-même et à la vie. Dans cette série, le photographe semble se mêler à ses modèles, auxquels il s'identifie. Il réalise ainsi un véritable travail d'introspection qu'il nous restitue avec une esthétique particulièrement aboutie. ■



Série « Untitled Morocco », 2015-2018  
© Ziad Naitaddi.



Série « Untitled Morocco », 2015-2018

© **Ziad Naitaddi.**



Série « Untitled Morocco », 2015-2018  
© Ziad Naitaddi.



## BIOGRAPHIE

**Ziad Naitaddi** est né à Rabat en 1995. Depuis 2013, il se consacre à la photographie ainsi qu'au cinéma qu'il explore sous forme de fiction et de documentaire. En 2017, il est lauréat du premier prix du jury du festival *Les Nuits Photographiques d'Essaouira*. Ses photographies ont été exposées au Maroc, en France, en Corée du Sud, au Bénin et au Sénégal.

Passionné de cinéma, son motif principal est la figure humaine. Ziad Naitaddi explore l'âme humaine et celle de son pays à travers différents regards et de multiples points de vue.

## SECTION IV

# *L'exil*

La question migratoire est au centre des préoccupations des pays émergents qui voient fuir la jeunesse et les « cerveaux ». Elle est ici abordée à travers ceux qui partent et ceux qui sont arrivés, mais également – cela est plus rare – ceux qui restent...

# SAAN

Série « O'ndzia »

2018

Saan est un portraitiste autodidacte. Avec ses photographies essentiellement en noir et blanc, il cherche à capturer ces instants de « lâcher-prise », où une personne apparaît sans fard, telle qu'elle est vraiment à un moment précis de sa vie.

La série que nous présentons s'intitule « O'ndzia », soit « L'étranger » ou « Celui qui vient d'ailleurs » chez les Teke du Gabon, dont est originaire Saan. Elle traite du deuil dans l'immigration clandestine africaine à travers l'histoire d'un jeune homme qui a survécu à une traversée tragique, au cours de laquelle il a perdu un proche. Saan s'essaie ici pour la première fois au genre de la composition photographique avec une approche toutefois similaire à celle de ses portraits. Il se concentre sur l'Homme et sur ce qu'il éprouve ou semble éprouver à un instant donné.

Linguiste de formation, c'est au cours d'une mission que Saan a l'idée de cet essai photographique. S'il est déjà particulièrement intéressé par la question migratoire, la confrontation à des dizaines de textes faisant état du nombre alarmant de morts en mer pour avoir tenté de rejoindre l'Europe le glace. Inspiré notamment par la photographie artistique *post mortem*, il imagine cette série chronologique qui va de la découverte de la mort d'un proche à la décision de laisser le corps derrière soi pour construire son avenir.

Sur les premières photographies, le jeune migrant se tient au niveau de la tête de son parent, tel qu'il convient de le faire durant la *doua'a*, la prière des morts du rite musulman. Aux multiples épreuves physiques et morales déjà endurées – déracinement, traversée en mer éprouvante – s'ajoute la perte d'un proche. Progressivement, pourtant, il surmonte sa douleur, se relève et laisse derrière lui le corps du défunt et, avec lui, son chagrin. L'aspect symbolique est très présent : si c'est la fin d'une épreuve, cela en est également le début d'une autre, pleine d'incertitudes. Néanmoins, il n'y a pas d'autre choix que de poursuivre.

Le noir et blanc renforce la puissance et la solennité de la scène. Le travail de la lumière et des contrastes attire dans un premier temps l'œil sur le corps sans vie pour progressivement prendre une dimension plus céleste, à travers la grisaille ambiante.

Le photographe a opté pour des prises de vue dont le champ est relativement large afin de capter non seulement le sujet, mais également l'environnement qui a ici toute son importance. En effet, Saan a choisi pour ses clichés une plage de Deauville, en référence aux côtes normandes où, chaque jour, de nombreux migrants tentent de rallier l'Angleterre au péril de leur vie.

Bien au-delà du choix du lieu de la prise de vue, chaque position, chaque élément qui compose les photographies a été méticuleusement travaillé et anticipé. En dépit d'une première impression de clichés pris « sur le vif », la mise en scène est construite avec une minutie chirurgicale. L'attention aux détails est frappante. Le corps et le visage du défunt sont pudiquement enveloppés d'une couverture de survie – semblable à celles remises aux migrants qui arrivent à bout de forces en Europe. Cette anonymisation de la victime semble nous renvoyer avec effroi à l'inaction, voire à l'indifférence du monde face à la mort tragique de milliers d'individus. De la couverture, les pieds du cadavre dépassent, comme pour nous rappeler une dernière fois qu'il ne s'agit pas uniquement d'un décès de plus : il y avait véritablement un homme, une âme, avant la fin tragique. ■



Série « O'ndzia », 2018

© Saan.



Série « O'ndzia », 2018

© Saan.



Série « O'ndzia », 2018

© Saan.



Série « O'ndzia », 2018

© Saan.



Série «O'ndzia», 2018

© Saan.



## BIOGRAPHIE

**Sandrin Athele**, dit «Saan», est né au Gabon en 1986. Il s'installe en France en 2004 où il obtient un master en linguistique informatique. Photographe autodidacte, il se spécialise dans le portrait, le noir et blanc et le photoreportage. Saan est un passionné de cinéma et de mode, deux univers qui influencent grandement son travail. À travers ses séries, l'artiste s'interroge sur la condition humaine. *Vivre!* est sa première exposition collective.

# MOUSSA KALAPO

Série « D'autres Mondes Plus que Jamais »

2018

Dénoncer. Faire réfléchir et évoluer.

Telle est la volonté du photographe engagé Moussa Kalapo à travers chacun de ses travaux, qu'il s'agisse de reportages photographiques pour des ONG ou de ses propres compositions.

L'essai photographique « D'autres Mondes Plus que Jamais » aborde l'immigration sous un angle relativement atypique : c'est sur ceux « qui restent » que se pose l'objectif du photographe.

Cette série, dont est tiré le cliché sélectionné par la Fondation Dapper, relate l'histoire de Saba, un jeune Bamakois dont les pensées, les aspirations et les angoisses sont façonnées par ce rêve d'un ailleurs, omniprésent au sein de la jeunesse malienne.

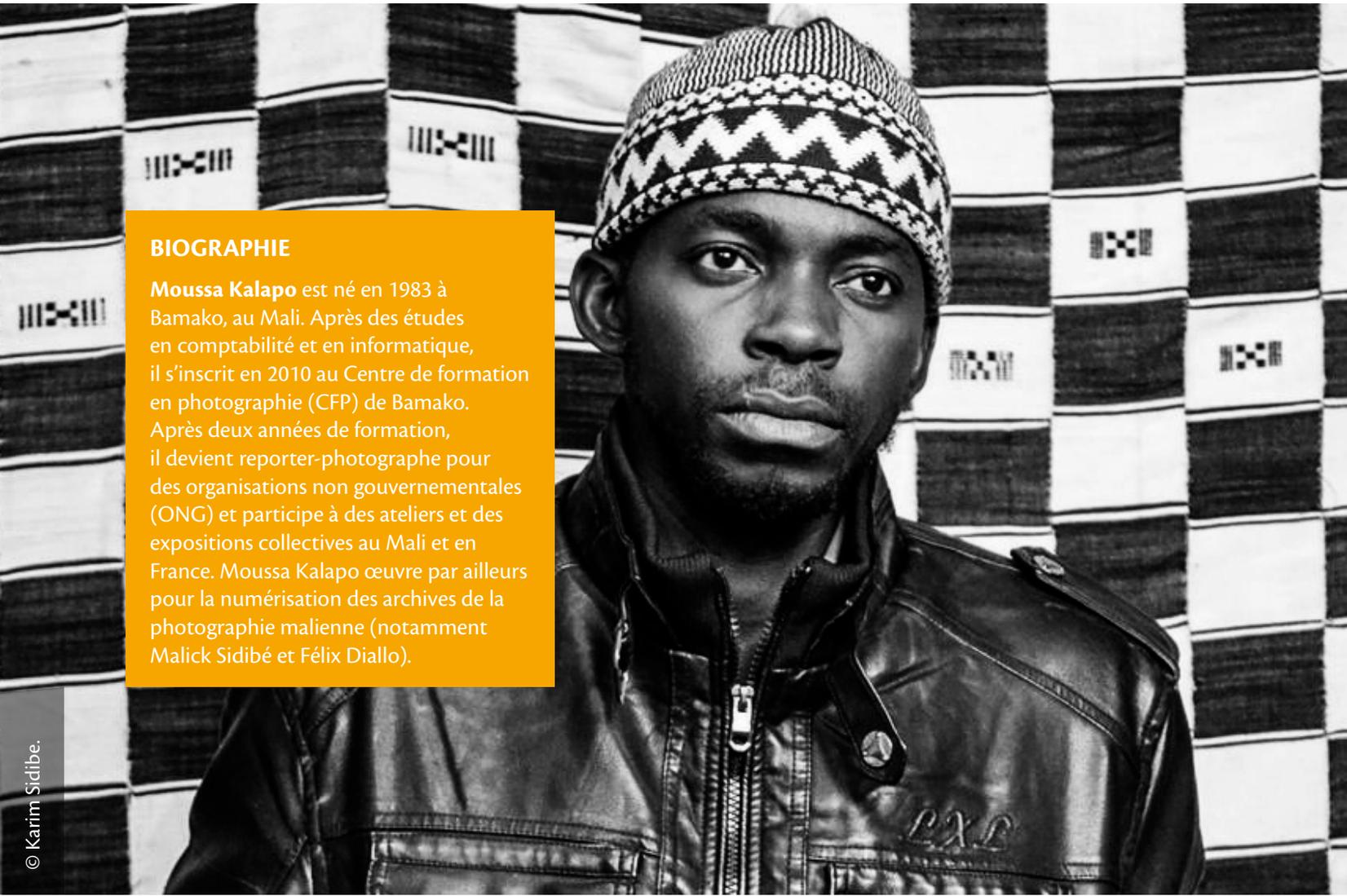
Moussa Kalapo opte ici pour une mise en scène apparemment simple : un jeune homme assis au sol dans la pièce de vie classique d'un intérieur modeste du Mali.

En réalité, tout dans cette photographie tend à transmettre l'état d'âme de Saba pour susciter une réflexion sur la société malienne actuelle.

Le vide des canapés renvoie à l'absence de ceux qui ont émigré, à la solitude de ceux qui restent et aux incertitudes avec lesquelles ils doivent vivre. Les barreaux à la fenêtre confèrent un sentiment d'enfermement, de repli sur soi, face à un extérieur, une société, parfois hostiles. Enfin, le positionnement du sujet est particulièrement intéressant : situé au centre de la pièce, il est seul face à tout cela, légèrement voûté sous le poids des incertitudes. Le visage de Saba et la place des absents sont néanmoins baignés de lumière. Moussa Kalapo souhaite ainsi transmettre un message positif et encourager ses compatriotes à se prendre en main, à construire et se construire au sein de leur pays, en dépit des vicissitudes. ■



Série « D'autres Mondes Plus que Jamais », 2018  
© **Moussa Kalapo.**



## BIOGRAPHIE

**Moussa Kalapo** est né en 1983 à Bamako, au Mali. Après des études en comptabilité et en informatique, il s'inscrit en 2010 au Centre de formation en photographie (CFP) de Bamako. Après deux années de formation, il devient reporter-photographe pour des organisations non gouvernementales (ONG) et participe à des ateliers et des expositions collectives au Mali et en France. Moussa Kalapo œuvre par ailleurs pour la numérisation des archives de la photographie malienne (notamment Malick Sidibé et Félix Diallo).

# ROLOOK

Série « Entre rêve et réalité »

2018

La photographie de Romario Lukau, dit « Roolook », se veut accessible et facile à comprendre pour être influente. Avec sa série « Entre rêve et réalité », Roolook souhaite interpeller les siens et les pousser à réfléchir sur leurs rêves d'ailleurs et leur vision – erronée – de l'Europe comme eldorado pour qu'ils évoluent.

Profondément touché par les images quotidiennement relayées par les médias et les témoignages de son entourage, le photographe choisit ici de se mettre en scène à Kinshasa, sur le rivage du fleuve Congo.

Les bagages que porte le migrant incarné par Roolook ont été soigneusement sélectionnés : un baluchon en « pagne » renvoyant à son identité et à ses repères, des sacs en plastique disponibles en masse sur les marchés de Kinshasa et une valise probablement de fabrication chinoise – de celles qu'on trouve partout en Afrique. Ces éléments visuels, familiers pour le spectateur, lui permettent de situer facilement le sujet sur le continent africain.

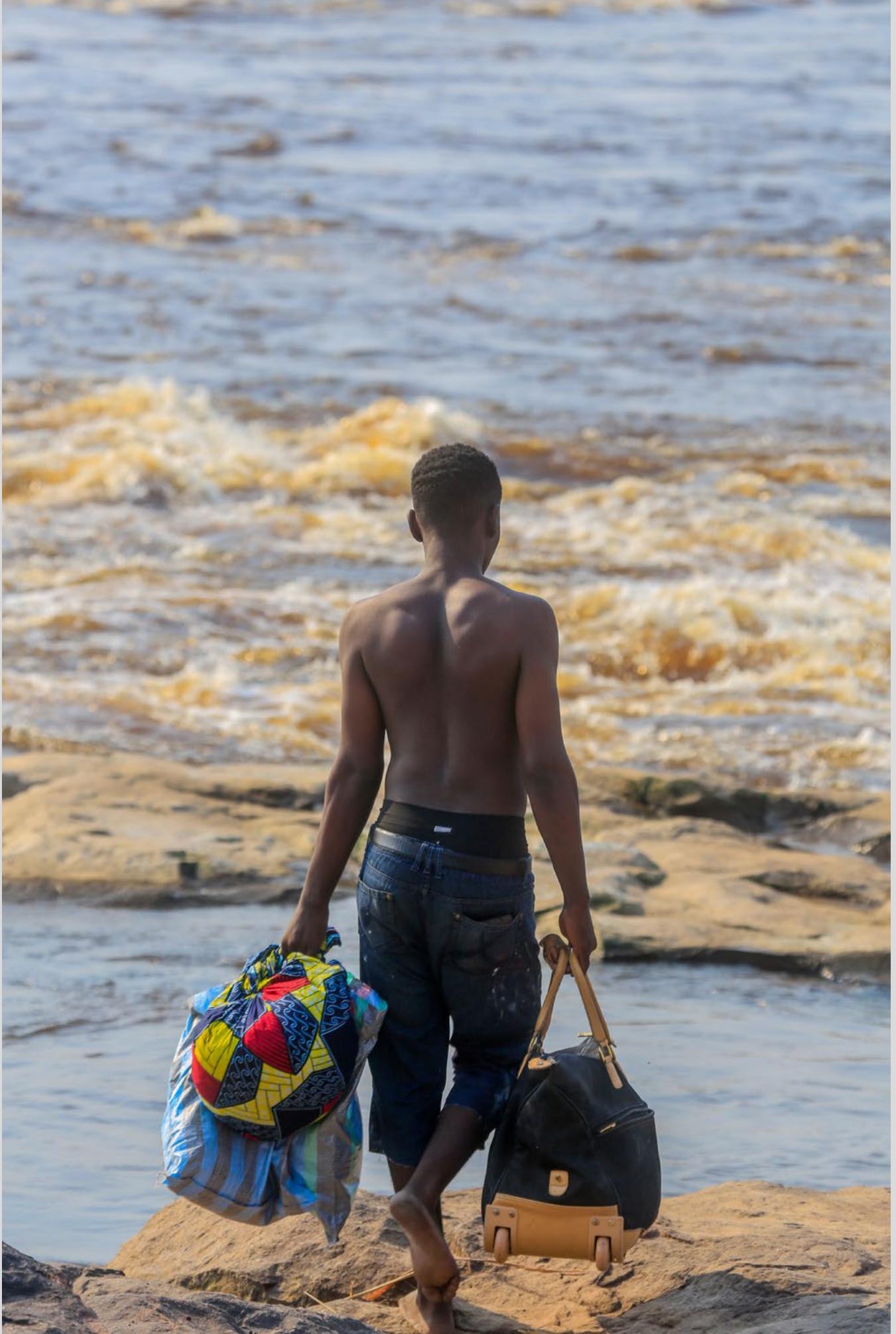
Positionné dos à l'objectif, le jeune migrant laisse sa vie derrière lui.

Paradoxalement, il emporte très peu d'effets personnels et part pieds et torse nus, soulignant ainsi qu'il n'est pas du tout armé pour le voyage et les épreuves, peut-être fatales, qu'il s'apprête à affronter.

D'ailleurs, vers où va-t-il ?

L'arrière-plan flou confère à la scène une impression d'inconnu et d'incertitude : si le sujet sait où il se trouve, il ne sait pas où il va.

Roolook souhaite, au moyen de cette image, faire comprendre à ceux qui rêvent d'ailleurs le caractère absurde et surtout dangereux d'un départ vers un illusoire éden. Il faut rester, se battre et construire, tant pour soi et ses proches que pour son pays. ■



Série « Entre rêve et réalité », 2018

© **Rolook.**



## BIOGRAPHIE

**Romario Lukau**, dit «Rook», est né à Kinshasa en 1994. Il sort diplômé de l'Institut des beaux-arts en 2012 et intègre ensuite l'Académie des beaux-arts où il obtient son diplôme de graduat en 2015. À travers son art, Rook porte un regard critique sur la politique et les médias d'aujourd'hui.

Artiste particulièrement engagé, il participe à la diffusion des artistes contemporains congolais.

Il est cofondateur du collectif Tokeyi – «Avançons», en lingala – qui vise à promouvoir l'art et la culture à Kinshasa.

# Vivre ! Photographies de la résilience – IN SITU

© Victor Morin.



© Victor Morin.



© Victor Morin.



© Victor Morin.



© Victor Morin.



© Sophie Mann.



© Victor Morin.



© Victor Morin.



© Victor Morin.



© Sophie Mann.



© Victor Morin.



© Victor Morin.



© Sophie Mann.



© Victor Morrin.



© Victor Morin.



© Sophie Mann.

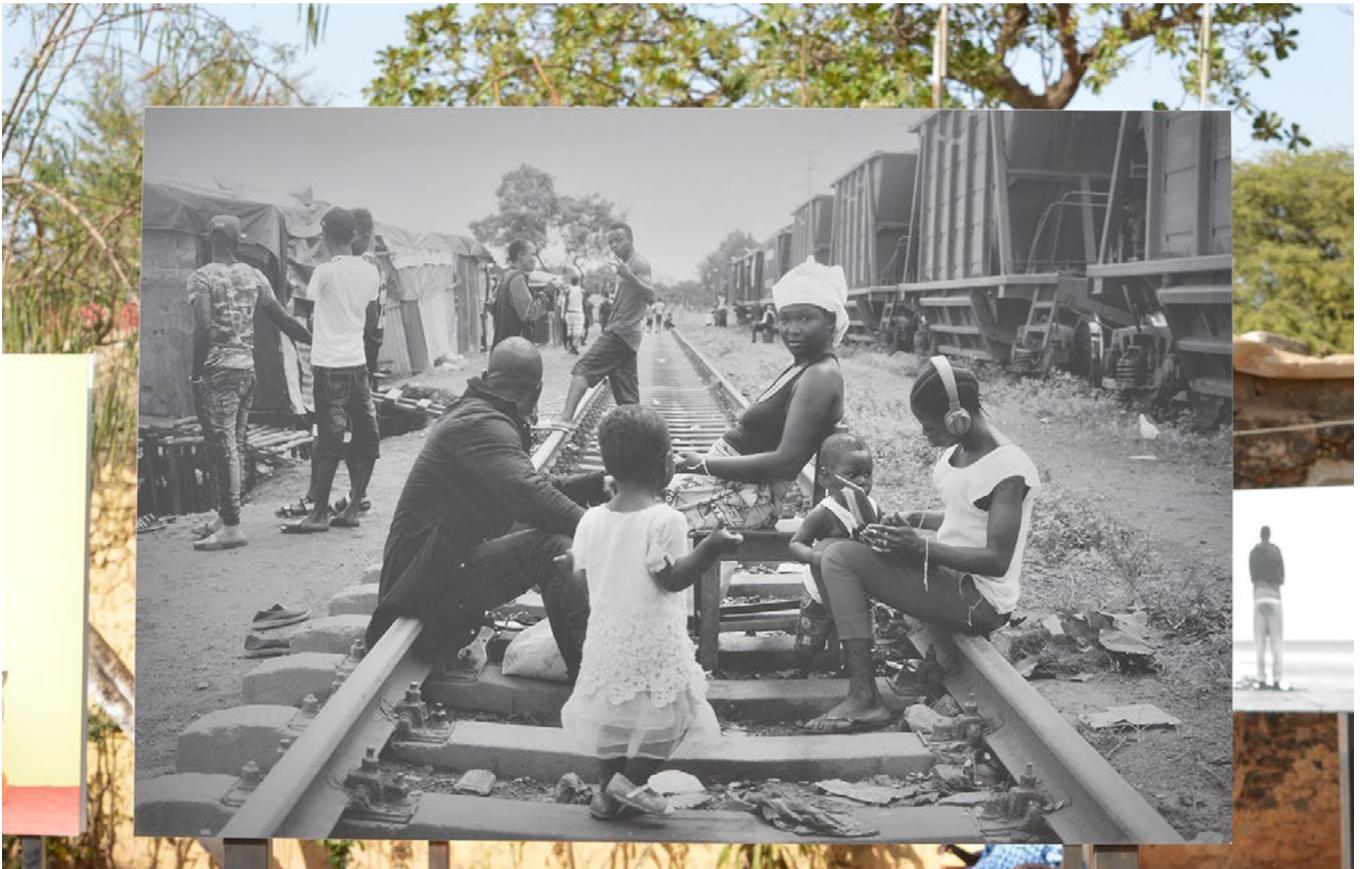




© Sophie Mann.



© Sophie Mann.



## BIOGRAPHIES DES COMMISSAIRES D'EXPOSITION

Ancien avocat au barreau de Paris, **Aude Leveau** a une double formation en droit et en finance. Elle est diplômée de l'université Paris-Dauphine, de l'université de Sceaux, de l'ESCP-Europe et de la Queen Mary University of London. Elle a également suivi les cours du soir en histoire de l'art à l'école du Louvre.

Aude Leveau prend notamment en charge, avec la direction, le développement de la Fondation Dapper dans ses nouvelles orientations stratégiques. Elle est à l'initiative de l'exposition *Vivre! Photographies de la résilience*. ■



Cofondatrice avec son époux, Michel Leveau, de la Fondation Dapper en décembre 1983, puis du musée Dapper, **Christiane Falgayrettes-Leveau** a fait de cette institution une référence dans le domaine des arts africains. Elle coécrit la plupart des publications liées aux expositions qu'elle organise.

Elle a été membre du comité scientifique du futur musée des Arts premiers de 1998 à 1999, membre du conseil d'orientation de l'établissement public du musée du quai Branly de 1999 à 2004, membre du Comité pour la mémoire de l'esclavage de janvier 2004 à janvier 2009, vice-présidente de l'Agence de promotion et diffusion des cultures d'Outre-mer de 2012 à 2017. Depuis 2012, elle est également présidente de la Fondation Dapper. ■



# REMERCIEMENTS

Conçue et réalisée dans le cadre de la 12<sup>e</sup> édition de **Gorée – Regards sur Cours**, l'exposition *Vivre! Photographies de la résilience* a été mise en place sur l'île de Gorée du 29 mars au 28 avril 2019. Forte de son succès, elle a été prolongée jusqu'au 31 mai 2019.

Nous remercions infiniment Maître Augustin Senghor, maire de la Commune de Gorée, pour sa confiance renouvelée. Nous adressons aussi nos vifs remerciements aux membres de la mairie de Gorée pour leur collaboration.

La Fondation Dapper remercie également Mme Marina Ricou, présidente de Gorée – Regards sur Cours ainsi que tous les membres de l'association.

Nous exprimons notre profonde reconnaissance aux quinze artistes pour leur implication et leur confiance tout au long de la préparation de l'exposition *Vivre!*. Nous avons été heureux d'avoir pu partager avec eux cette belle aventure.

Nous remercions les Goréens qui nous accompagnent régulièrement dans l'installation des expositions, et particulièrement Bouba Diouf et Ibrahima Camara.

Que soient remerciés M. Abdou Diouf, directeur général du groupe ISM (**Institut Supérieur de Management**, Dakar) et M. Samuel Joseph Waly Faye, directeur du Madiba Leadership Institute pour leur participation au lancement de l'événement.

Nos remerciements s'adressent aussi à nos partenaires médias : [ausenegal.com](http://ausenegal.com) et le 221.com.

Nous tenons à remercier sincèrement les personnes qui nous ont apporté leur concours pour la réalisation de ce catalogue : Marie Herbreteau qui a assuré la conception de la maquette, Sophie Mann et Victor Morin pour leurs photographies et Sylvie Gauthier pour la relecture des textes.

Que soit également remerciées Anne-Cécile Bobin pour sa conception graphique et son aide à la scénographie ainsi que les collaboratrices de la Fondation Dapper : Juliette Enfer pour son implication dans la communication et le suivi éditorial, Hélène Abella, Sylvie Gonçalves et Aurélie Leveau qui ont veillé à la gestion administrative et logistique de l'événement. ■

# OUVRAGES BEAUX-ARTS DES ÉDITIONS DAPPER

**OFF DE DAPPER** | 2018

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**AFRIQUES**

**ARTISTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI** | 2017

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau  
Coédition HC éditions – Fondation Clément

**CHEFS-D'ŒUVRE D'AFRIQUE** | 2015

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**FORMES ET PAROLES** | 2015

Christiane Falgayrettes-Leveau

**L'AFRIQUE EN PARTAGE** | 2014

Al'Mata - Jason Kibiswi – Odia – Hector Sonon –  
TT Fons (bédéistes)

Sous la direction de Christophe Cassiau-Haurie

**L'ART DE MANGER – RITES ET TRADITIONS** | 2014

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau et  
d'Anne van Cutsem-Vanderstraete

**INITIÉS – BASSIN DU CONGO** | 2013

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**MÉMOIRES** | 2013

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**DESIGN EN AFRIQUE – S'ASSEOIR –  
SE COUCHER ET RÊVER** | 2012

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**MASCARADES ET CARNAVALS** | 2011

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**ANGOLA – FIGURES DE POUVOIR** | 2010

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**L'ART D'ÊTRE UN HOMME –**

**AFRIQUE – OCÉANIE** | 2009

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau et  
d'Anne van Cutsem-Vanderstraete

**FEMMES – DANS LES ARTS D'AFRIQUE** | 2008

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**ANIMAL** | 2007

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**GABON – PRÉSENCE DES ESPRITS** | 2006

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**SÉNÉGAL CONTEMPORAIN** | 2006

Christiane Falgayrettes-Leveau et Sylvain Sankalé

**BRÉSIL – L'HÉRITAGE AFRICAIN** | 2005

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**SIGNES DU CORPS** | 2004

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**PARURES DE TÊTE**

**HAIRSTYLES AND HEADRESSES** | 2003

Édition bilingue français/anglais

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau et  
d'Iris Hahner

**GHANA – HIER ET AUJOURD'HUI  
YESTERDAY AND TODAY** | 2003

Édition bilingue français/anglais

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau et  
de Christiane Owusu-Sarpong

**LE GESTE KONGO** | 2002

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**LES BOIS SACRÉS D'HÉLÉNON** | 2002

Patrick Chamoiseau et Dominique Berthet

**AFRIQUE SECRÈTE** | 2002

Christiane Falgayrettes-Leveau

**L'ART EN MARCHÉ DE NDARY LO** | 2002

Christiane Falgayrettes-Leveau

**LAM MÉTIS** | 2001

Sous la direction de Jean-Louis Paudrat et de Christiane Falgayrettes-Leveau

**ARTS D'AFRIQUE** | 2000

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau  
Coédition Gallimard

**CHASSEURS ET GUERRIERS** | 1998

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**RÉCEPTACLES** | 1997

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

« **MAGIES** » | 1996

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**AU FIL DE LA PAROLE** | 1995

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**MASQUES** | 1995

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau  
Texte inédit en français de Leo Frobenius (1873-1938):  
*Les Masques et les sociétés secrètes*  
Traduction et présentation par Alfred Schwartz

**DOGON** | 1994

Sous la direction de Jean-Louis Paudrat et de Christiane Falgayrettes-Leveau

**CORPS SUBLIMES** | 1994

Christiane Falgayrettes-Leveau

**LUBA – AUX SOURCES DU ZAÏRE** | 1993

François Neyt

**FORMES ET COULEURS** | 1993

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau

**VISION D'OCÉANIE** | 1992

Vincent Bounoure

**FANG** | 1991

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau et de Philippe Laburthe-Tolra

**RÉSONANCES** | 1990

Yves Le Fur

**BÉNIN – TRÉSOR ROYAL  
COLLECTION DU MUSEUM FÜR VÖLKERKUNDE DE  
VIENNE** | 1990

Armand Duchâteau